

Santiago, le 29 Juin 1868.

Mon Cher Monsieur, ^{Constantin}

Je viens de profiter des tristes
loisirs que me fait mon état malade
pour achever la lecture de votre
ouvrage sur la Politique positive.
Combien je regrette de ne l'avoir pas
comme plus tôt et surtout au moment
de son apparition! J'aurais travaillé
à lui donner la publicité qui lui
a trop manqué dès le début et qu'il
mérite à tous les titres.

Notre livre est fortement conçu,
sagement ordonné et bien écrit: il n'y
a ni réclamation, ni emphase:

c'est une qualité assez rare chez vous,
on peut le dire, et elle le devient de
plus en plus en France, où nous
perdons tellement tous les jours le
style simple et libre de nos pères.

Quant au fond même de vos idées,
il me paraît inattaquable.

Je désire, que votre jeunesse s'inspire
de ces principes, pour les introduire un
jour dans la loi, lorsque, par le
cours même des choses, il lui sera
donné d'agir sur les institutions.

C'est le meilleur souhait que je
puisse faire pour le Chili.

Si il me fallait absolument vous
épargner sur quelques points, ce qui
me serait difficile et bien désagréable,
je vous reprocherais peut-être votre
engouement pour Auguste Comte que j'ai
beaucoup connu; il n'a été ni aussi

novateur, ni aussi puissant que vous
paraissent le croire. De plus, il ne sait
jamais écrire et il ne se lit qu'avec
difficulté: c'est un grand défaut à mes
yeux, et aux vôtres sans doute. Il ne
faut pas que les livres, ceux surtout
qui traitent des sciences sociales, se
déroberent en quelque sorte au public et
ressemblent à certaines mines de
nos Andes, qui renferment, dit-on, de
grandes richesses, mais qui sont
plus ou moins inaccessibles.

Vous venez de me distraire dans
ma prison de malade: je vous remercie,
et je suis heureux de vous offrir tous
mes sentiments d'estime et d'amitié.

Casas Luperón